BOUQUET

Présenté à M. CAPET, le jour de la Saint-Louis, par LOUIS MOUSTACHE, *Patriote.*

Je voudrais de ton cœur dissiper le prestige,
Mais comment espérer qu'un Bourbon se corrige ?

MONSIEUR,

En ma qualité de Français et d'homme libre, je prends la liberté de vous envoyer le bouquet que vous méritez. J'en ai fait un pour madame votre épouse le jour de sa fête ; comme c'est une femme, on connaît le faible de l'homme pour le sexe, et il était assez naturel de mélanger la rose à l'épine, le souci au fleuron. Mais pour vous, Monsieur, je ne vous dois point d'égards, je dois en bon français vous

dire : Louis, vous êtes un traître, vous êtes un lâche, vous êtes un scélérat, vous êtes le rival de Néron, de Caligula ; et si vous existez, c'est notre amour-propre qui vous conserve la vie. Si vous aviez du cœur cependant, vous nous auriez débarrassé de votre présence, vous auriez acheté une charge chez les trépassés. Mais non, vous vivrez, et votre dernier crime vous suivra par-tout. A chaque pas que vous ferez, vous entendrez murmurer à vos côtés : voilà celui qui a tué mon père, voilà l'assassin de mon mari, voilà le meurtrier de mon fils, voilà le fléau du genre humain. Eh bien ! cœur de fer, plus de bronze que les statues de tes ancêtres que nous avons renversées, le remord a-t-il atteint ton ame? Non, les tyrans sont insensibles, ils ne connaissent que le sang, et je crois que tout enclin que tu sois à la boisson, une bouteille de vin aurait moins d'attraits pour toi qu'une de sang, sur-tout si elle était versée par la main de ta mégère. Mais nous y mettrons bon ordre; le règne des despotes est fini. Tu fus le dernier roi français. Ton Lafayette, ton blondinet a beau faire, l'orgueil des rois viendra se briser devant la majesté du peuple français. Souviens-toi, Capet, qu'un seul français

qui vient de périr généreusement pour la défense de sa liberté, que tu voulois détruire, qu'une seule de ces courageuses victimes vaut mieux que toute la race perfide des Bourbons. Ils n'ont pas faussé leur serment au moins ; ils avaient juré de vivre libre ou de mourir. Fidéles à ce serment même, ils ont prouvé à leur patrie que la parole d'un soldat était plus sacrée que celle d'un roi ; la patrie leur doit tout. Et toi, par ta perfidie, par ta noire trahison, tu viens de nous dégager de tout serment ; tu viens de nous ouvrir les yeux, de nous prouver que nous nourrissons un serpent dans notre sein, tu viens de prouver au peuple Français que tu étais indigne de les commander, ni d'être à leur tête : dis-moi, aurais-tu eu la fermeté du roi Etienne Batori ? Etais-tu capable de te présenter dans notre Sénat Français, comme lui à la diette de Torn, de mettre la main à la garde de ton sabre, et de dire : *Je suis libre, je suis venu libre, je suis né libre, j'ai reçu une éducation libre, je suis votre roi, non pas un roi de fève ni de peinture, et je ne souffrirai pas que vous soyez mes pédagogues* (1).

(1) Liber sum, liber veni, liber natus, liber educatus, rex vester sum, non fictus, neque pictus, ne foram ut sitis mei pedagogi.

Non, les Bourbons ne sont braves que dans les gazettes ; mais continuons mon discours : quand te supposerais la même fermeté que le Roi Etienne Batori, crois-tu que nous aurions manqué d'un Jean Kamoussely, et qu'on ne t'aurait pas répondu : *Sire, ne tirez point l'épée de peur que la postérité ne dise un jour que vous avez été un Caïus et nous des Brutus* ; *nous sommes électeurs des rois*, *mais aussi les destructeurs des tyrans* : *règnez mais ne dominez pas* (1). Lâche, ce n'est pas toi qui a tiré l'épée, mais c'est toi qui a remis le poignard aux mains des assassins. Nouveau Néron, nouveau Charles IX, tu n'avais pas encore leur cœur, tu n'étais pas la carabine à la main pour tirer sur nous, mais plus méchant qu'eux, plus rusé, tu t'es caché derrière le rideau.

Tiens, Louis, voilà ce que tu aurais dû faire, puisque tu avais résolu d'égorger les français à qui tu dois tout, de les payer d'ingratitude, il fallait au moins imiter Cartouche, Mandrin ou Alexandre, il fallait participer au péril, et non nous prendre en traître, il fal-

(1) Rex ne moveas ferrum ne te Caïum nos Brutos sera loquatur posteritas, sumus electores regum sed etiam detrusores tyrannorum, regna, sed non impera.

lait dire aux français : je me rendrai à telle heure dans la plaine de Saint-Denis avec mes suisses, je serai à leur tête et je terminerai mon sort par une action générale ; je vous prouverai que mon sceptre est à moi, ou je périrai. Voilà comme un roi prouve qu'il mérite ce nom ; voilà comme il prouve qu'il est digne d'être à la tête d'une nation comme la nôtre; mais un assassin, un lâche, un perfide, un monstre qui voudrait ainsi que sa femme se laver les mains dans le sang des français ne mérite que le mépris souverain de cette nation ; il doit vivre afin que son crime soit toujours devant ses yeux, on doit même en signe de reconnaissance, changer son nom en celui de Laurent, et tous les ans lui présenter pour bouquet les extraits mortuaires des héros de la liberté : on devrait contraindre toute la famille des Bourbons à assister au service qui serait célébré en l'honneur de ces généreux spartiates ; et si Monsieur Laurent a encore quelqu'étincelle d'ame, si son cœur est susceptible de tendresse, chaque extrait mortuaire doit être pour lui autant de coup de poignard ; il doit tomber aux genoux de la nation avouer son crime et demander la mort. Les Français sont généreux, l'ennemi qu'ils ont vaincu est

respectable à leurs yeux, et il leur fait plus de pitié que d'envie.

Louis, ou plutôt Monsieur Laurent, rira bien qui rira le dernier; mais souvenez-vous que les français sont libres, qu'ils vont vous juger par la convention nationale; et que vous n'aurez pas beaucoup d'excuses; ils vous diront, Monsieur, vous aviez juré de maintenir notre liberté, vous aviez juré d'être le premier citoyen du royaume, le premier soldat de la libérté, et vous avez faussé ce serment par votre fuite à Varenne. Premier grief. Ils vous diront, Monsieur, non-content de cette perfidie, vous avez, par des vétos suspensifs, mis des entraves à notre marche; vous avez, par malice, usé de la liberté qu'on vous avait donnée de nous choisir de bons ministres, et vous avez congédié ceux qui étaient patriotes. Second grief. Vous avez soudoyé des satellites pour nous égorger, et le sang a coulé. Troisième grief. Le premier mérite la mort; le second est de notre faute; et le troisième la convention nationale en décidera.

Voilà, sans doute, un bouquet qui ne te plaira pas; et si quelque jour tu pouvais reprendre le dessus, ta femme voudrait, je crois, jouir du cruel plaisir de voir ma tête sur ses genoux

etde me percer la langue. Le rafinement des cruautés, a toujours fait les délices des têtes couronnées. Mais moi, Monsieur, moins lâche qu'un Bourbon, je dirais alors comme Cicéron: Coupe et porte au tyran.

Adieu, Monsieur, je vous laisse dans votre tour ; je vous abandonne à tous vos remords, si vous en êtes susceptible, et suis,

MOUSTACHE, Patriote.

CHANSON.

Air : *O filii & filiæ.*

POUR ce coup le voilà perdu,
Et le *veto* se voit à cul ;
Chantons tous à ce sujet-là.
Alleluia.

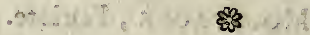
❀

Adieu, la maison de Bourbon,
Qui n'est plus de la nation,
Chantons, chantons ce libera.
Alleluia.

N'espère pas après ce trait
De venir nous prendre au filet.
Nous saurons bien y mettre holà.
Alleluia.



Lafayette le blondinet,
Se voit capot comme Capet,
La guillotine l'attend-là.
Alleluia.



Tous les despotes, les tyrans,
Sont ennemis des braves gens;
Mais enfin ils sont à *quia*.
Alleluia.



Courage intrépides Français,
Nous sommes libres désormais
La couronne va rester-là.
Alleluia.



La loi, les talens et les mœurs,
Voilà les seuls dieux de nos cœurs,
Et Capet, capot restera.
Alleluia.

Signé, L. BOUSSEMART, *Moustache, Patriote.*

Chez GUILHEMAT, Imprimeur de la Liberté, rue Serpente, N° 23.